

Le dortoir

Diane Cardinal

Number 102, Spring 2004

L'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14366ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cardinal, D. (2004). Le dortoir. *Moebius*, (102), 21–24.

DIANE CARDINAL

Le dortoir

1

Dans le dortoir, elle avait froid. Elle était montée sur une chaise de bois, debout, nue, son petit corps tout maigre, blanc, les bras pendants comme dans les films avec les Allemands. Il me semblait que tout la tirait vers le bas, pas une seule issue par où échapper au regard qui fonçait en ligne droite sur elle. Ses yeux imploraient la terre, sa poitrine étroite entraînait dans le bassin et entre ses jambes tremblantes, un pubis d'ange. Sœur Anatolie la regardait. Nous étions toutes au garde-à-vous devant nos petits lits de métal, cordées les unes près des autres. Je fixais tout ce qui pouvait me sauver, la fente dans le plancher de bois qui s'élançait jusqu'aux portes de l'ascenseur, le mot « exit » en rouge; je m'imaginai déjà dans l'escalier de secours quand sœur Anatolie avec son œil de verre et l'autre qui cherchait la faute ouvrit ses bras de vautour. Elle tenait une brosse, une brosse immense et nous la montra. À côté d'elle, un seau. Elle s'approcha du corps de la petite et se mit à le laver, le frotter devant nous. La petite ne pleurait pas fort, elle pleurait infiniment doucement. Ses larmes tombaient dans le seau et, au grand désarroi de la sœur, l'eau demeurait claire, aussi claire que le jour. Je ne sais pas pourquoi mais à partir de ce soir-là, quand sœur Anatolie toussait ou éternuait, son œil de verre était éjecté de son orbite et roulait par terre. Cela devait le salir beaucoup car elle se mit à se promener avec une petite brosse qu'elle sortait honteusement de sa poche pour frotter son œil de verre où elle cherchait désespérément l'ombre d'une toute petite, petite poussière.

2

Œil-de-verre approchait. Elle était à deux pas de ma nuque. Je sentais son haleine courir sur ma peau et je pensais à la verrue sur sa joue. Je glissai timidement mon regard sur le cordon qui encerclait sa taille et je vis une lanière de cuir avec des boules, des piquants, non ce n'est qu'un chaquet de bois noir, pardon mon Dieu! Elle appuya sa main nouée par l'âge sur mon épaule et l'enveloppa jusqu'à la naissance des seins :

— Êtes-vous bien propre, mademoiselle?

— Oui, ma sœur.

— Partout?

— Oh! oui, ma sœur.

— Voyons cela de plus près...

Alors elle releva mes cheveux sur ma nuque et j'aimai la sensation de me faire toucher à cet endroit si secret. Je pensais qu'Œil-de-verre pouvait être douce et lui abandonnai mon cou comme voulant être embrassée. Je vis ses yeux de chaque côté de sa tête, comme ceux d'un crabe. Son œil de verre était nerveux, laiteux, pulpeux, bougeant de gauche à droite nerveusement.

— Votre cou est sale, mademoiselle!

Alors je pensai à la petite. Elle enfouit sa main dans les plis de sa robe pendant un temps interminable. Je sentais les poitrines de mes compagnes, immobiles dans leurs petites camisoles blanches, et leur cœur battre à tout rompre. Œil-de-verre sortit un mouchoir de sa poche, le trempa dans mon bol à eau et me frotta la nuque puis descendit jusqu'à la chute des reins. Son corps se cambra, sa main secoua le mouchoir fébrilement et des gouttes d'eau vinrent sur ma joue.

— Vous êtes la nièce de sœur supérieure, n'est-ce pas?

— Oui, ma sœur.

Elle prit son pouce, le mouilla de sa salive, enleva sur ma joue quelque chose que je pensai être une marque d'encre:

— Vous êtes bien chanceuse, mademoiselle!

Je fermai les yeux et pendant qu'elle laissait sur ma

peau son empreinte mouillée, elle se dirigea vers ma compagne, qui elle, je le savais, n'était la nièce de personne.

3

Toutes les lumières du dortoir s'éteignaient et à travers les rideaux de sa cellule je voyais en ombre chinoise le corps géant de sœur Marie-Ange. Elle allumait une veilleuse et à ce moment précis où j'entendais le clic de la lampe, mon regard se déposait dans chaque angle rond et moelleux de ses bras blonds. Elle enlevait ses innombrables dessous noirs et ses seins apparaissaient ronds et drus comme deux bêtes dans la nuit. Ne bouge pas, ne t'en va pas, reste là... Elle se penchait au-dessus de la bassine d'eau, trempait son gant de toilette dans un clapotement somptueux puis elle lavait ses aisselles en frôlant ses seins qui je le savais sentaient le musc et les épices. Je vais laisser échapper de ma table de nuit mon savonnier ou ma statuette, un geste et elle viendra. – Cela fait trois heures que je ne dors pas, que je veille rien que pour t'apercevoir. – Mais elle ne viendra pas et moi, les yeux à demi entrouverts, je tendrai mon bras pour effleurer le rideau blanc qui me sépare d'elle... oh! monter dans son lit... Est-ce qu'elle m'aimerait, moi qui n'ai que huit ans? Elle a éteint la veilleuse et s'est allongée sous les couvertures à deux pas de ma tête fiévreuse.

